

Jacques ORIOL



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Marcel BAUWENS

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

**Le vieux à la faux
compte par défaut
les heures fanées...
Nous avons couvert
d'un mensonge vert
nos folles années**

(Quarantaine)

N'était que chacun a lu la totalité de son œuvre, on pourrait attribuer à Rimbaud le sextain que voilà. Il revient cependant à Jacques Oriol dont le registre poétique fait penser aux orgues : il va du petit air malicieux de flûte à l'ampleur lyrique de la « grande passacaille » de Bach. Du jeu anodin des mots à la réflexion dérationalisée en passant par la suggestion sensuelle. Un poète qui fait « se lever une clarté très haute... » et dont la prose recèle sans doute ses plus grands poèmes.

Biographie

- 1er octobre 1923 : Jacques Oriol naît à Bruxelles. Les souches sont ardennaise, namuroise, brabançonne aussi, du sud et du nord de la province, la lignée thioise en voie de francisation depuis le début du XVIIIe siècle, dans la capitale des Pays-Bas autrichiens. L'ascendance wallonne domine.

- Années trente : les vacances se passent dans la famille paysanne, entre Bastogne et l'Ourthe.

- 1940-45 : fuir en France, pour grossir les rangs d'une armée qui met bas les armes, se cacher, afin de ne pas répondre aux réquisitions de l'ennemi pour le travail obligatoire en Allemagne, la fin des études retardée...

- Premiers poèmes (perdus)

- 1942-78 : homme d'école, animateur d'équipes, administrateur de mouvements éducatifs. Le géographe parcourt l'Europe, une partie de l'Afrique et de l'Asie. Si le professeur renonce à publier, le portefeuille ne se nourrit pas moins de nombreuses pièces en vers et en prose. Le poème imprimé le plus ancien date de 1950.

- Naissance du fils, (Jean), futur chimiste et informaticien.

- 1973 : membre de l'expédition belge au Kenya (section météorologique), attirée sur les bords du Lac Rodolphe pour l'observation de l'éclipse solaire du 30 juin ; historiographie de l'équipée dans cinq numéros consécutifs du journal *Le Soir* de Bruxelles (sous son patronyme Jacques Vandievoet).

- 1983 : premier ouvrage publié aux Éditions Louis Musin. Sept autres ensembles poétiques paraîtront en six ans, chez divers éditeurs, ainsi qu'un essai, des pamphlets, des notices, des articles. Plusieurs recueils achevés en 1988 et 1989 n'attendent que l'édition. Mort du père.
- 1984 : fondation et présidence du groupe « Années quatre-vingt », poètes et plasticiens en rencontre. Expositions, colloques, publications collectives. L'équipe lance en 1989 la collection « Temps réel » aux éditions de « L'Arbre à paroles », à Amay.
- 1985 : le Prix de la Ville d'Arras est donné à l'auteur par la célèbre Société des Rosati. La Coupe du Conseil Régional Nord-Pas-de-Calais le récompense également.
- 1986 : l'auteur obtient le Prix François Villon octroyé par la Fédération Nationale des Écrivains de France.
- 1987 : il est l'objet d'une distinction de la part de l'école Supérieure de Culture Française Contemporaine (Paris), collaboratrice de l'U.N.E.S.C.O.
- 1989 : un recueil de nouvelles est en préparation. L'École de la Loire, à Blois, décerne à l'auteur son 1er Prix de poésie classique.

Jacques Oriol qui fait partie des principales associations littéraires belges, est également membre du directoire de l'Union Wallonne des Écrivains et des Artistes et de la Société des Écrivains du Chili. Il est décédé à Bruxelles le 8 juillet 1993.

Bibliographie

Poésie :

- ***Quarantaine***, Louis Musin, Bruxelles, 1983.
- ***Dédicaces***, Louis Musin, Bruxelles, 1984.
- ***Midi, déjà minuit***, Louis Musin, Bruxelles, 1985.
- ***Nous ferons se lever une clarté très haute***, Louis Musin, Bruxelles, 1985.
- ***L'un, le multiple et le tout***, Louis Musin, Bruxelles, 1985.
- ***L'an prochain à Valparaiso***, collectif «Années quatre-vingts», P.A.C., Bruxelles, 1986.
- ***Voyage***, chez l'auteur, 1986.
- ***Demi-deuil***, l'Arbre à Paroles, coll. Temps Réel, Amay, 1989.
- ***Douze chants pour renouer les liens d'amour en floréal***, éd. du Groupe de Recherches polypoétiques, Paris, 1989.

Récit :

- ***Les Belges au Kenya pour l'éclipse du siècle***, journal *Le Soir*, Bruxelles, (cinq articles consécutifs en page 5, signés du patronyme de l'auteur, Jacques Vandievoet), septembre 1973, publié en brochure aux Éd. de l'Arbre à Paroles, Amay, 1990.

Essai, pamphlets, notices :

- ***État critique***, collectif «Années quatre-vingts», La Dryade, Virton, 1986.
- ***Nos belles-lettres attendront***, article dans *Français 2000*, 1986.

- *Bruxelles à venir*, Éd. Bruxelles Libre Européenne», 1987.
- *Icare selon les Écrivains antiques, grecs et latins*, revue Phrématique, Paris, 1988.
- *Icare ou l'éternelle jeunesse*, revue Phrématique, Paris, 1988.
- *Poète aujourd'hui, comment dire ?*, L'arbre à Paroles, Amay, 1989.

À consulter :

- *Anthologie de l'Association des Écrivains belges*, Bruxelles, 1985, d'Unimuse, Tournai, 1986, du Grenier Jane Tony, Bruxelles, 1987, de J.Grassin, *Trente ans de poésie contemporaine*, Carnac, 1987.
- *Dossier biographique*, Association des Écrivains belges, Bruxelles (avis critiques, recensements, correspondance, etc).
- *International Authors ans Writers Who's who*, eleventh edition, Cambridge, England, 1989.

Texte et analyse

*Chat, seigneur ombrageux comme une nuit d'Espagne
fier et feutré, frôleur ensemble et dédaigneux
Promène ton humeur sur la sage campagne
Où je repose en vain mon passé besogneux*

*J'aurais dû, comme toi, sans rien qui l'accompagne
Pousser mon bon plaisir d'un mouvement soigneux,
Au logis d'un auteur, amant de sa campagne,
Et laisser à son cours un univers hargneux.*

*Mâle félin, bel élégant, presque femelle,
Recevoir du destin une faveur jumelle,
Aimé pour le panache et pour le primesaut,*

*Distraitement flatté par des doigts sans reproche,
Paraître satisfait, tandis que les fantoches
Se démènent en vain, et par bonds et par sauts.*

Ce sonnet dont, soit dit en passant, on ne peut qu'admirer la richesse des rimes, rend parfaitement et le caractère du félin domestique et la relation qui s'établit entre lui et l'humain. « Domestique » : qu'on ne s'y trompe pas ! S'il vit dans la maison, il n'est au service de personne. Il est le plus souvent, mine de rien (ou minet de rien ?), le maître de ceux qu'on appelle ses maîtres. Tout chat se reconnaîtra dans ce premier vers ; il est effectivement un seigneur. Et parmi les seigneurs, le plus fier et le plus hautain est incontestablement, dans l'imaginaire collectif, l'hidalgo aux yeux de braise et à la moustache effilée. Il fallait cette allitération fondée sur le « f » propre à évoquer le frôlement félin, le frémissement de la

fouffure et le feulement de fureur. «Promène ton hu-meur» : trois mots pour traduire cette faculté impérative qu'a la chat de s'imposer à son environne-ment et à son entourage. Et puis le chat provoque l'envie de sa tranquille assurance et de son impérial détachement : «j'aurais dû comme toi...». Il y a ensuite, quasi identification entre le poète et son chat. Il se voit chat lui-même, chez lui-même, «amant de sa compagne» – amant homme et amant chat ! –, tranquillement couché, les yeux mi-clos, n'écoulant que d'une oreille simplement en alerte, le cours de «l'univers hargneux».

L'identification est d'autant plus facile qu'il s'agit d'un «mâle félin», que, pourtant, son élégance et donc sa sensibilité rendent «presque femelle».

Le chat suscite la jalousie du poète en raison de la faculté qu'il a de se faire aimer immédiatement, d'attirer, comme une espèce d'aimant animal, les caresses, les câlins et les mots doux. On voudrait bien «recevoir du destin une faveur jumelle».

«Des doigts sans reproche». Encore une observation qui en dit long sur la connaissance intime du chat auquel, quoi qu'il fasse, on ne peut rien reprocher. Injuste fascination, inexplicable incitation à la faiblesse. Et, pour comble, on ne peut savoir avec certitude si de telles bontés sont appréciées. Raminogrobis peut «paraître satisfait». L'est-il vraiment ? Le saura-t-on jamais ? Animal secret, il est l' »insaisissable» (titre d'un autre sonnet de Jacques Oriol consacré au chat). Le poète dit de sa conduite : «elle échappe aux mortels comme un secret d'Égypte». Un vers, on en conviendra, digne de Baudelaire, dont on se souviendra qu'il a consacré aux chats trois de ses «fleurs du mal». Rappelons : «Les chats puissants et doux, orgueil de la maison...», «Amis de la science et de la volupté...», «Dans ma cervelle se promène, ainsi qu'en son appartement, un beau chat fort, doux et charmant...».

On n'en finirait pas d'évoquer les rapports entre les chats et les poètes. Depuis Pétrarque, en passant par du Bellay et Edmond Rostand,

jusqu'à Éluard. Et les écrivains – Colette, Gautier, Dumas, Zola, Hemingway – et les peintres – Picasso, Renoir, Fujita – tous fascinés par le chat. Ce chat, dont tous les photographes du monde tentent de fixer les instants de grâce. Fascination de la beauté. Mystère de la beauté. « Secret d'Égypte », la terre où le chat fut déifié sous le nom de Bastet. Terre du grand secret des pyramides qui alimente l'imagination des mages. Mystère et indépendance du chat qui inquiète les pouvoirs établis : le chat est accusé de sorcellerie. « Pourquoi les Égyptiens en ont-ils fait un dieu et l'Église catholique du Moyen-âge un démon ? » se demande Jacques Duquesne. Mystère de la poésie : le poète inquiète autant que le chat. Indéfectible complicité à travers les âges...

Le sonnet reste l'une des formes les plus classiques de la versification. Ce terme de versification n'a plus rien de péjoratif ni de restrictif dans l'appréciation dès lors que, comme c'est le cas chez Oriol, la dextérité technique est telle qu'elle devient un art en soi et que, de toute manière, elle n'empêche nullement la poésie de fleurir.

En contrepoint, voici un poème tout à fait détaché des règles formelles traditionnelles. Restent le langage de l'image, la couleur sonore, un rythme éclaté et l'envol de la pensée. Ce court poème s'intitule : « **Autre.** » Il est dédié à Geneviève d'Hoop. C'est un poème d'espérance...
Le voici :

*dormir de la lenteur des jours
les yeux ouverts sur le même cortège
fil bleu du rêve
ô figures défaites*

*comme un sourire flotte
à la dérive
plus loin que l'horizon
la rive en fuite
au ciel crevé
l'éveil*

*passer première
et la chanson
sitôt déchire
l'espace*

neuf

(Dédicaces)

On pourrait pasticher Verlaine et dire : de l'image avant toute chose et pour cela préfère le pair. Remarquons en effet que l'essentiel du poème est visuel et qu'il est tout entier fondé sur un rythme pair. Seul le dernier mot est doublement impair. Par sa structure unisyllabique et... par le chiffre qu'il peut évoquer.

Il est vrai que trop nombreux sont les pauvres humains qui vivent leur vie comme des somnambules. Qu'ils perçoivent la réalité de vivre comme dans un rêve. Si le fil en est bleu, tant mieux ; le bleu est une couleur de bonheur. Allez savoir pourquoi...

Quand les brumes nuageuses s'écartent et que le ciel est crevé, l'éveil se perçoit ou se produit. L'éveil, au sens bouddhique ? Le « satori » du zen ? No lo sé... Mais la chanson déchire l'espace neuf, où l'on peut tout inscrire et qui ne connaît pas d'antécédent.

« Passer première » ; voilà quelque chose qui m'échappe. Est-ce passer en première vitesse pour prendre l'accélération ? Est-ce passer la première ? Passer devant ? Qu'importe, d'ailleurs. Il y a tant d'interprétations possibles. La poésie ne peut être univoque sous peine de n'être plus. Alors, mon interprétation ne s'impose certainement pas à la vôtre...

Choix de textes

*Où vont les chats errants, vers quel dernier séjour,
Quand s'effrite le temps, quand s'évente le jour ?
Quel malheur caches-tu, paria fuyant et sombre,
Qui regagnes sans bruit le refuge de l'ombre...
La blafarde clarté attende à la pudeur
Douloureux pèlerin, infaillible rôdeur !*

(Quarantaine)

Lecture d'Andrée Sodenkamp

*La page sous le doigt est un jardin moussu,
Rose blanche en tes plis, un rêve à Bagatelle ;
Des fibres du remords les nonnes font tissu,
Une ombre s'est noyée au flot d'une dentelle.*

*Vierge, guêpier d'amour, quel trouble, qu'a-t-il su,
Ce hautain cavalier, routier de Compostelle,
Qu'au défilé des mots, sur le chemin bossu,
On voit fuir, dans le vent, une ferveur mortelle ?*

*Vers le cabinet noir un rayon se retient.
Dans l'âtre préparé pour l'automne qui vient
La voix des filles d'or frange de mousseline*

*Les présages du temps où l'espoir fait son miel,
Quand la dame du lieu rajuste au bleu du ciel
L'écharpe qui glissa des mains de Marceline.*

(Dédicaces)

Jacques Oriol - 14

*Amour a défait le serment,
S'en ira loin la douce et belle.
Mon rêve, au jeu de la marelle,
Sera chassé d'un ciel qui ment.
La rose passe en un moment,
Comme en automne une hirondelle.
Amour a défait le serment,
S'en ira loin la douce et belle.*

*J'aurais mis le monde ardemment,
Le monde entier dans ta ruelle ;
Je n'en voulais pas tant, dit-elle.
Mon pauvre cœur, mon cœur dément...
Amour a défait le serment.*

(inédit)

Feux du jour

*Ce goût de miel
La mousseuse cocagne
Le juste ciel
O troublante compagne
Tes beaux atours
Ta bouche lumineuse
Le frais détour
Dans la campagne heureuse*

(Quarantaine)

*J'ai fermé le ban
j'ai quitté le guet*

*j'ai laissé la place
j'ai trahi la race*

*j'ai franchi le pas
j'ai tourné le dos*

*j'ai faussé le chœur
j'ai connu la peur*

*j'ai jeté le dé
j'ai lassé le sort*

*j'ai sauvé la face
j'ai vu la menace*

*j'ai touché le fond
j'ai maudit le ciel*

*j'ai joué l'honneur
j'ai crevé le cœur*

*j'ai hanté la nuit
j'ai puni l'amour*

*j'ai sondé la glace
j'ai perdu la trace*

*j'ai levé les yeux
j'ai tendu la main*

*j'ai béni la sœur
j'ai gardé la fleur*

(inédit)

à Marie-Claire d'Orbaix.

*ombre de loin
sur le bonheur
légère
quelle autre pesanteur
dans le jour tamisé ?*

*la grâce est morte
en son château fermé*

*que flairait ce rôdeur
sous l'invisible porte ?
le secret a couru
les chétives collines
le sang a-t-il bondi
plus noir dans les oitrines ?*

Jacques Oriol - 16

*le vent au front des tours
étire une rumeur
un soupir en passant
sur la ville muette*

*remâcher dans le soir
ce goût de violette !*

(inédit)

Repos du guerrier

*Le front parfois s'orne d'une blessure
Que le cœur consumé ne remémore pas
L'esprit perdu ira bleuir l'azur
Il a neigé sur la ville endormie
Le feu de nos vingt ans éparpillé pourquoi
S'en va au vent la tendre mie
Belles joies dédorées le monde vous oublie
La neige dure agace sous les pas
Par delà les cent plaines à présent c'est l'aurore
Et nous retomberons en ce douteux combat
Que nous sert-il d'ensevelir nos morts ?
Les vieux enfants s'épousent au creux de la folie*

*La nuit n'est pas infranchissable encore,
tu noues nos mains, tu ordonnes
et tout reste possible.*

*Si tu étais ma bien-aimée
piège d'absence
dans la soie distraite du passé,*

*qui nourrirait mon tourment,
qui frissonnerait, les soirs d'été,
qui lèverait sur moi les yeux de l'aube ?*

(inédit)

Tendre mémoire

L'eau de ton regard a la fixité émouvante des lacs quand ils suspendent entre ciel et terre leur coupe tranquille, gercée aux entailles de deux rives en fuite. Tu avais promis des plages dociles où j'aborderais, mais le voyage s'est arrêté. Le temps s'embuait des quatre côtés, j'ai senti le plomb du sommeil s'apesantir ; j'avais sans cesse l'impression d'atteindre la frontière heureuse où tu m'accueillerais. Paraître à ton horizon et te découvrir au mien... Mais je n'avais pas appris les gestes qu'il faut pour gouverner tes approches, là où tu te laisserais capter sur le sable. Je n'ai plus été qu'un point à ta surface lisse ; tu avais refermé mon rêve sur moi-même. Ton secret s'est élargi jusqu'au vertige, tu t'es effacée dans tout l'espace alentour, et il n'est resté de la conscience inquiète que j'avais du monde qui demeurerait, qu'un chant pur et lointain, presque tremblé, qui est monté lorsque le rivage s'est finalement dessiné, avec l'élévation des forêts du matin. Était-ce toi, au bout d'une tension extrême, accessible, et que je ne pourrais appeler ? L'illusion aurait été courte. Je n'étais qu'une onde au prisme de ton rire, à ton cristal un faisceau divisé qui te traversait sans te rejoindre, une lumière jouée, concentrée et à mesure plus lourde. Je suis revenu à moi progressivement ; je pataugeais sur la berge, j'avais aux bottes le limon originel et loin encore était le tendre gonflement des collines. L'hiver s'éternisait. L'eau verte comblait une lézarde menaçante, fendue vers les entrailles de la Terre ; le flot avait changé de niveau ; un cerne s'épaississait à ses bords. Tu n'étais nulle part dans cet abîme d'absence.

Jacques Oriol - 18

*Je torturai la mémoire, en vain. L'éclat de tes yeux avait
définitivement disparu. Les modulations de l'air évanouies, je restai seul.
Je cherche toujours ton sourire impassible
et doux, mais si je le rencontrais de trop près, oserais-je
aussi le soutenir ?*

(inédit)

*Le ciel plus pâle où il décline, l'or fondu, pulvérisé sur la courbure, une
buée blonde, le char du soleil enlevé. Cependant, au ras du sol, le temps
qui respire, les champs dressés de pistils grêles et d'étamines, le vertige
ondoyé des jeunes sèves. Pollens ailés, la graine au bout de vos descentes,
le vent vert, bientôt les lenteurs de l'opulence. Lieu des dévorations,
courts adieux à la terre tenace, vie, mort, vie.*

(inédit)

Masque

*faux vertige en moi de la chair à la nuit
peuplé d'éclairs
ramené pluie verticale
que tu portes à bout de sang que tu oublies
que je ne partage pas sourire aux paumes
avec tous les amis sous le chandail fraternel
cerné
semblant amour
pont suspendu au ras du dernier ciel
profil perdu dans la gelée des foules
bonheur
joyeux bonheur
soleil d'eau*

la mort seule abolit la distance

(inédit)

Les héros qu'on descend au tombeau dans leurs plis, toujours une nouvelle Rome, la pourpre du sang figé au tranchant des lames, la splendeur des abrutis fameux ! Le juste, celui-là qui a enlevé son gantelet, qui serra la main lépreuse. Le lent défilé des armures, damnation, prodige, Vénus flétrie, insolente beauté, le doux galbe du sein nouveau à la pointe vermeille ? La nuit qui s'efface, la ravine qui creuse, la mère qui promet ! Et le cri interminable de l'homme déjà éveillé, sera-t-il jamais entendu ? Faut-il piétiner le sol en poussière, l'abreuver de ses larmes, fléchir, déposer le front ? Les murs se sont élevés plus haut que la vue. Ah ! nous avons chanté, nous avons parlé, nous avons dansé ! Les Carmagnoles, les Te Deum, rien oublié, rien appris. La reine des batailles couvrant la voix, le sourd grondement, les timbales bourdonnantes vers le creux des oreilles, vers le creux du soupçon dans les poitrines. Louis a frappé du pied aux tambours, sur l'échafaud, le déchu, le futile, mais les pompes sont revenues, les cuirasses et les glaives en faction, les fanfares. Un siècle, quelques figures burinées dans les livres, combien de millions de charognes aux neiges et au soleil ? Le ciment sourd des gloires funèbres, mais encore ces femmes graciles, ces athlètes... Les pleurs sont secs. Un nom sur le monument. La vie est forte. Les aubes plus claires ? Où les aubes plus claires ? La mort pour presser la paresse, l'amour pour presser le doute ? Venez, terribles amantes !

(inédit)

*autour de tes mots jetés
un halo
une garde blanche
les guetteurs sont illuminés
les yeux sans nombre*

*pénétrer
c'est perdre son ombre*

¡Viva Jara!

*tu invitais la lumière qu'elle inonde les yeux
ils ont caché le soleil avec leurs casques*

*tu disais de tourner le dos à la détresse
l'ombre même a été mise au garde-à-vous*

*tu chantais pour trouer la peur
ils punirent les doigts qui caressaient la guitare*

*mort terrible ton regard sur les bourreaux
l'appel tes mains tranchées offertes...
la nuit n'est jamais retombée
crime éternel!*

*la chanson pleure avec le sang
à bout de mort la chanson saigne
le peuple est grand
le masque geigne
ce ne sera que l'écran friable du doute*

*la terre a reçu l'ondée rouge
comme un germe de feu
la terre est enceinte du dernier baiser de ta bouche
chante invaincu...
où tu es tombé
une fleur vient tous les jours nouvelle sur la cicatrice
les abeilles portent un pollen inouï aux collines
d'autres fleurs naissent elles couronnent les monts
elles sont au cœur des villes
dans le mystère des vallées
sur les plateaux lointains
sèches et vives au désert
bruissantes au vent
tout emperlées où délire la pluie*

*autant de roses tendues de cordes attentives et qui vibrent
dix mille guitares pour une*

Jara

dix mille qui se plaisent à l'amour

*le pas des hommes a repris où tressaille le sentier
la terre a rendu le bien pour le mal !*

(L'an prochain à Valparaiso)

Percez-moi le cœur

quand je mourrai

afin

que je revienne

plus

amoureux

la prochaine fois

(L'an prochain à Valparaiso)

Prière

Enfants qui n'êtes pas venus

d'indifférence

déjà morts au berceau

vous aurez préférence

si un dieu bon

a fait

tous les jardins promis

mais s'il y a manqué

ou si le ciel est vide

qu'un rayon

caressant

Jacques Oriol - 22

*notre cœur impavide
nous fasse mieux aimer*

(Quarantaine)

à Pierre Gordinne.

*Se méfier de celle qui arrive un quart d'heure à l'avance
trop pressée.*

*Se méfier de celle qui arrive à l'heure,
trop précise.*

*Se méfier de celle qui arrive un quart d'heure en retard,
trop pressante.*

*Se méfier de celle qui arrive en même temps que vous,
trop présente.*

*Se méfier de soi,
de soi,
de soi,*

(inédit)

Révolte des mots-mots (*)

*Les femmes-femmes, les Sing-Sing, les dum-dum,
les femmes-sing, les Sing-dum, les dum-femmes !!!*

Bruits de tam-tams.

Les tam-femmes, les femmes-tams, les tam-Sing,

() Le lecteur qui croit qu'on en veut à la révolte des Mau-Mau se trompe
gravement.*

(inédit)

Falkland

*Un coup de Trafalgar
allez le sortir des mémoires
ce n'est pas un septembre noir
un Nobel de la Paix lâchant son calumet
un plongeon dans les Dardanelles
un petit meurtre sur les Épargés
un tout petit massacre en marge
une voie plus ou moins sacrée
un blanc Chemin des Dames
des fusillades à Paname
une tour près de Malakoff
autre chose qu'un jeudi off
Hiroshima la bombe
elle a depuis longtemps
ressurgi de sa tombe
on voudrait ne plus y penser
mais sans vous offenser
avez-vous la flotte ou ne l'avez-vous pas ?
il est pour les forts éperons
le Vénéré Daron
enfin le maître de la Bible
les Armadas sont invincibles*

excusez-moi

(Demi-deuil)

Synthèse

L'expression par le poète de son existence quotidienne est une chose, la dimension ontologique qu'il donne à sa réflexion en est une autre et sa préoccupation « politique » en est encore une autre.

L'œuvre de Jacques Oriol couvre ces trois étendues. Il exprime les sens par lesquels il perçoit la vie. La sensualité est sa dimension première. C'est pourquoi il s'affirme comme un homme d'amour. Sa poésie, ici et là, contient une caresse, un baiser, un regard de désir. (« Toujours imaginer, sous le linge ténu, / l'éprouvante pâleur qui s'appointe de bistre / et le jeu balancé de ton joli sein nu / mieux dressé qu'un serpent excité par le sistre ! » (*Quarantaine*.)

Pour exprimer la vie ainsi par LES sens, le poète n'en perd pas pour autant LE sens.

Dans son recueil *L'un, le multiple et le tout*, le texte en prose – si l'on ose dire ! – livre l'essentiel de sa réflexion sur la grande aventure du tout universel, mille fois millénaire. Ce qui l'obsède c'est « l'emportement perpétuel ». L'envolée lyrique est à la mesure du mystère sidéral : « Irréductible passé, innocent avenir ! (...) O majestueuse matière, dans la fureur et dans les calmes des longs passages, métamorphoses vers de nouvelles merveilles. Innombrable. Sans revers. Unique ». (...) « temps salvateur je te salue / va ne reviens / jamais / sur tes merveilles » (...) « l'éphémère est notre splendeur » (...) « Moment éternel et unique. Je quitterai ces parages. Le courant ne reviendra jamais pareil. » (...) « Infinité des objets, nul retour, jamais deux fois l'identique. Première et dernière jeunesse de chaque instant ! » Hélas ! Ne citer que des membres de phrases trahit la beauté de l'ensemble. Mais il faut tout de même faire connaître et appâter

Vertige devant le caractère grandiose de cette création de mondes innombrables perdus dans les galaxies et dont l'homme, sur sa petite terre, n'est qu'un témoin passager. L'interrogation sur «la translation intersidérale des connaissances» fait penser à Gurdjeff. (*Récits de Belzébuth à son petit-fils.*)

«Ne raisonne pas, la raison ne pourrait suffire» (...) «Resterait un arrière-plan, inconnaissable, qui satisfasse le Grand Esprit». (...) «Pas d'hypothèse inutile». L'infinité du temps et de l'espace est une chose ; la vie des hommes sur leur planète en est une autre. Rien de nouveau sous le soleil ? Si : «seule nouveauté sous le soleil, l'occasion d'un anéantissement réciproque, rapide et irrémédiable, si les puissances venaient à s'affronter».

Paradoxe grotesque et tragique ; c'est de l'atome infime que pourrait naître un cataclysme apocalyptique destructeur de notre planète et peut-être de notre système solaire. Et pourtant, tant que la vie continue, il faut l'organiser entre les hommes pour qu'elle soit à tous agréable si possible ou au moins supportable.

Ici commence l'interrogation sur la société dans sa dimension économique-politique. Le poète ne peut être considéré comme une espèce de rêveur désincarné, incapable par nature de comprendre la dure réalité des jeux des pouvoirs et les principes idéologiques de l'organisation politique. Le poète est parfaitement apte à prendre des responsabilités d'engagement. Faut-il rappeler Hugo, Lamartine, Heine, Goethe, Brecht, Maïakovski, Garcia Lorca, Aragon, Éluard, Evtouchenko, Walt Whitman et tous les autres ? Le poète, il est vrai, peut être quelquefois un Pierrot lunaire. Il est le plus souvent un vigoureux laboureur des esprits.

Au sein de l'équipe «Années quatre-vingts», dont font partie entre autres Jean Dumortier, Louis-Pierre Nevelsteen et Barbara Y. Flamand, Jacques Oriol a apporté une contribution non négligeable sous forme de bilan critique de la société occidentale contemporaine (*Pour prendre*

mesure, dans *État critique*, La Dryade). Le constat est sans complaisance car il faut « Ne pas attendre qu'un danger encore vague se précise. Folie de se voiler la face, folie plus grande de déclarer que tout est au mieux, folie de tourner le dos, quand c'est l'affaire de tous ». Le poète ainsi assume sa charge de citoyen lucide et fait entendre sa parole prophétique.

Comme Jacques Oriol se plaît à le répéter : « la poésie sera politique. Entendons. Aujourd'hui le discours civique est vidé. La démocratie, c'est-à-dire le gouvernement de la cité auquel tous les citoyens prendraient part, est mise à bas, pan par pan. Les rapports de pouvoir des hommes en société sont l'affaire de quelques uns. Le grand nombre s'abandonne, il se stérilise, cela ne peut durer longtemps. La poésie sera politique, d'abord. Si le verbe ne défend pas cette civilisation, qu'est-ce qui la défendra? ».

Les poètes ont toujours été aussi les porte-paroles des courants nouveaux de la pensée humaine...

Marcel BAUWENS